

LE SAVON

Françoise Khoury
© 2003

C'est une usine de savon. Une bâtisse de vieilles belles pierres du XVIII^e siècle transformée en musée. Ce n'est pas bien grand. Je me promène dans les quelques salles. Ces savons là on n'en fait plus. Il n'y en avait jamais chez moi. Mais il y en avait chez ma grand-mère. C'est une bâtisse étrange. Aves des fenêtres percées dans des cloisons intérieures. A ne plus savoir si l'on est dedans ou dehors. Je déambule, mon appareil photo en bandoulière. Il y a un grand chaudron de cuivre. Chaudron est un mot qu'on n'emploie plus. Un objet de musée. Il y a une balance, des chiffons. Peu d'objets à voir. Mais plein de savons. Découpés en cubes, des vert olive, bruns caramel, beige argile. Non pas grand chose à voir dans cette maison aux proportions étranges. D'une fenêtre j'aperçois à quelques mètres une autre fenêtre dans le mur opposé. En somme deux fenêtres se faisant face. Une ouverture sur une ouverture. Pas de vue. Je marche lentement, mes sandales aux semelles de caoutchouc me rendent ombre silencieuse. Il y a quelques personnes par ci par là. Des touristes. Je capte quelques mots d'allemand. Quelques mots d'anglais. Une jeune femme s'avance vers moi, elle est guide, me propose un accompagnement et des explications. Je refuse. Le savon, ça ne m'intéresse pas particulièrement. Je préfère photographier des murs, des fenêtres, des couloirs, me perdre, seule, dans une architecture. Il fait bon là, les murs épais conservent une fraîcheur alors que dans la rue il fait si chaud. D'une autre fenêtre j'aperçois un mur orbe, à un mètre à peine. Qu'avait-il en tête l'architecte. Une maison c'est sensé être carré, tout simple, comme un savon. Au détour d'un passage je me retrouve dans une toute petite pièce. Un de ses murs est percé d'une grande fenêtre surmontée d'une petite ouvrant sur une autre pièce. Fallait-il ouvrir des fenêtres pour se parler d'une pièce à l'autre. Etait-ce cela la fonction de ces ouvertures intérieures. Je m'approche. Je porte le viseur à mon œil. Je cadre la fenêtre inférieure qui dévoile deux photos encadrées et accrochées au mur derrière. Je distingue mal ce qu'elles représentent mais au moins c'est une vue. La guide me crie de loin qu'il est interdit des prendre des photos. Je déclenche.



Je me dis souvent que je devrais prendre le temps de ranger mes photos, par année, ou par sujet, c'est un tel fouillis, je ne m'y retrouve pas. Il faut que j'ordonne. Tiens celle là par exemple. Où étais-ce, quelle année, quelle circonstance. Impossible de me souvenir. Et surtout pourquoi. Cette photo ne cadre pas. D'habitude je photographie surtout des nuages. Mais là, un mur, une fenêtre de prison, un autre derrière. Qu'est ce qui m'est passé par la tête. Des barreaux. C'est si vide. Aucune histoire à raconter. C'est si fermé. L'image est close sur elle-même. Les nuages c'est si mouvant. Ça bouge sans cesse, ça avance, ça change de forme. Mais là, c'est si figé. Ça n'a pas de forme. Voilà c'est ça, c'est de l'informe. J'ai photographié de l'informe. Du minéral. Est-ce que les nuages font partie du minéral. Il faudra que je me renseigne. On dit qu'il y a quatre règnes, en fait il y en a trois. Le minéral c'est pas pareil. C'est à part. C'est autre chose, ça ne bouge pas. Ça ne vit pas. Qu'est ce qui m'a pris de photographier quelque chose qui ne bouge pas. Quand je photographie des nuages, je cours après, je dois faire vite avant que la forme ne se délie, ne se déforme, et faire vite encore, pour capter la forme suivante. Ça me donne l'impression de voler. Tandis que là, cette fenêtre à barreaux et ces pierres me rendent moi-même informe et figée. Est-ce seulement moi qui l'ai prise.



C'est une usine de savon. Une bâtisse étrange. En passant d'une pièce à l'autre je ne sais plus si je suis dedans ou dehors. C'est une maison comme un savon. Un savon qui fond. Il est d'abord carré, rigide. Puis il devient mou et à partir de là on ne sait jamais où il va: rond, triangle, rectangle, parrallélipède, que sais-je encore, tous ces mots savants. C'est une bâtisse avec des fenêtres dans tous les murs. Mais les fenêtres n'ouvrent pas sur des vues. Je n'y vois rien. Je n'entends rien pas même mes pas étouffés par mes semelles en caoutchouc. Je suis rentrée là avec mon appareil photo, à fureter, regarder, me perdre, seule. J'approche d'une ouverture donnant sur une autre pièce. Au fond, sur le mur je vois deux photos accrochées, je m'apprête à cadrer. J'entends une voix qui me signifie qu'il est interdit de photographier. Je déclenche quand même.



Ce qu'on photographie c'est le fait qu'on prend une photo. Celui qui a écrit ça, je l'ai croisé une fois. C'était le 11 septembre 2001 alors je m'en souviens bien. Je descendais un escalier. Il montait. Nos regards se sont rencontrés. J'avais découvert son existence quelques années auparavant dans un livre écrit par un autre et dans lequel étaient montrés ses mots et ses photos. Je devais partir le lendemain du jour de ma lecture au Canada. Alors étrangement j'ai retenu qu'il était canadien. Mais pas du tout. Il est français. Pendant les mois où j'ai habité le Canada j'ai cru qu'il était canadien. J'ai voulu le croire. Puis j'ai su qu'il ne l'était pas. J'ai quitté le Canada. Je suis revenue en France et je l'ai croisé une fois un jour de septembre. J'aurais pu lui adresser la parole. Lui demander des explications, monsieur, s'il vous plaît, pourquoi photographiez-vous votre appareil photo. Je ne l'ai pas fait. J'ai raté ça. Ce que je sais c'est que moi, je me photographie avec mon appareil photo camouflant mon visage parce que j'ai honte, ou peur je ne sais pas, de le montrer. Si je le montrais on me reconnaîtrait. Et ce serait le commencement de la fin.



C'est une usine de savon.
Drôle de bâtisse.
Tout en fenêtres.
Où sont les murs.

